Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 26

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur
Autor: Stéphane, Marie
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256187

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 1er juillet 1906 | N° 26 | Première année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du

LE PAYS DU DIMANCHE

Pays du dimanche à Porrentruy — TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

La Légende des Sauterelles

Autrefois, avant que la révolution ait aboli les anciennes coutumes de notre petit pays, les pasteurs des paroisses et leurs vicaires, alors plus nombreux qu'aujourd'hui, vivaient des biens des dots curiales et des offrandes des fidèles.

Les vicaires résidants prenaient le titre de vicaire en chef, mais ils étaient en réalité des vicaires commensaux, soumis à l'autorité curiale, la seule canoniquement reconnue. Les vicaires partagaient non seulement les travaux, mais aussi les vertus des pasteurs. Leurs postes étaient pour la plupart des plus modestes et ils y trouvaient le loisir de faire leurs provisions de modestie, de sainteté et d'humilité pour quand venait le moment de concourir à un bénfice ou de répondre à la confiance des supérieurs. Ceux qui volontairement demeuraient attachés à leurs places, pour la vie, et c'était le plus grand nombre, y acquéraient une considération personnelle qui les élevait au niveau des curés les plus respectés.

Les populations, du reste, quoique peu fortunées alors, se montraient généreuses pour les vicaires vertueux, zélés et humbles. Souvent elles prenaient de leur nécessaire pour suppléer par des offrandes volontaires à l'insuffisance du traitement fait aux auxiliaires des curés. On n'eût pas pardonné à une communauté qui se fut montrée récalcitrante. Ces antiques usages et ce respect qu'on portait aux vicaires des curés ont survécu longtemps encore avant la révolution. On se souvient encore du ministère tout de bonté et de sainteté des anciens vicaires de nos villes et de la campagne.

La traditton rapporte qu'une fois, vers 1780, une de nos communautés refusa de tenir ses engagements à l'égard du vicaire de la paroisse. Celui-ci se plaignit de l'abandon dans lequel on le laissait, lui et le curé. Les paroissiens demeurèrent sourds à ces cris de détresse. — Un paroissien, plus mal intentionné que les autres, poussa, dit la Tradition, l'inconvenance, le dimanche suivant, jusqu'à déposer dans la chaire un fagot et un peu de pain noir. Mal lui en prit, le pauvre vicaire porta l'affaire au bon Dieu. Une nuée de sauterelles s'abattit sur le territoire de la paroisse et le ravagèrent entièrement. On dit même que ces bestioles pénétrèrent dans la maison du coupable, montèrent dans la cheminée et mangèrent son lard. A la vue de ce fléau, les paroissiens reconnurent leurs torts et, sur leurs humbles demandes, le vicaire s'adressa à Dieu, exorcisa les sauterelles qui disparurent bien vite. Mais, dans tout le voisinage, on rit et on s'amusa beaucoup de l'aventure des habitants de cette paroisse, que nous ne voulons pas nommer, pour éviter des susceptibilités bien compréhensibles. Toutefois l'histoire des sauterelles ne fut pas oubliée, on baptisa les habitants du nom de *sauteri*, les sauterelles, sobriquet qui a survécu jusqu'à nos jours.

A. D.

L'ami du père Andoche

(SIMPE HISTOIRE)

— Tiens, le père Andoche sans son chien!

Cete exclamation d'un marchand de vin ventru, debout sur le seuil de sa porte, qui s'ouvrait alors à l'extrémité de la rue Moufetard, remplacée aujourd'hui par l'avenue des Gobelins, non loin de l'endroit occupé actuellement par la mairie du XIIIe arrondissement, cette exclamation, dis-je, était bien caractéristique.

C'est que, en effet, il était presque aussi difficile de se figurer un automne sans brouillard, la constellation d'Orion sans l'étoile Rigel ou un général sans aide de camp, que le pauvre vieux chanteur sans son inséparable compagnon à quatre pattes.

Mais, me direz-vous, qu'était-ce que le père Andoche?...

Au physique, un beau et grand vieillard à la longue barbe et aux longs cheveux d'un blanc de neige, — ancien ouvrier mécanicien dont un terrible accident avait broyé la cuisse droite qu'il avait fallu amputer; — au moral, bon, affable, et gai comme pinson malgré sa jambe de bois.

« Oh! une jambe solide! »

... Il est vrai qu'elle lui valait, à ce qu'on affirmait du moins, une rente viagère de dix sous par jour... Mais, — comme il le criait à qui voulait l'entendre, — sa plus grande joie en ce monde, où il vivait sans parents et sans amis, c'était la compagnie de son fidèle Carnaval, de son excellent chien!...

Et s'il avait donné ce nom au brave caniche c'est que ç'avait été par un beau soir de mardi-gras que le père Andoche avait fait la connaissance de l'Animal: — un affreux galeux, presque sans poil, que son maître, du haut du pont Louis-Philippe, allait jeter à la Seine avec une pierre au cou. — Le père Andoche avait demandé et obtenu sans peine qu'on lui fit cadeau du condamné à mort. Il avait donc

---

Feuilleton du *Pays du dimanche* 24

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Le fils du banquier eut un mauvais rire.

— Personnellement, non, mon pauvre vieux, car tu n'as pas le sou, n'est-ce pas? Il me faut trente mille francs avant midi, je suis criblé de dettes, je ne trouve plus de crédit! Le vieil Abraham lui-même m'a signifié hier qu'il ne me verserait plus une obole avant que je ne lui aie remis un acompte en titres ou en bijoux.

— Tu as raison, à mon grand regret je ne puis rien pour toi, fit tristement l'officier. Adresse-toi à ta mère, elle te viendra sûrement en aide.

— Je ne puis pas! Elle me croit au Caire... et d'ailleurs, elle n'a pas cette somme disponible, ou elle ne veut pas me la donner, ce qui revient au même. Elle m'a fait passer dix mille francs il y a quinze jours en me prévenant qu'il ne fallait pas compter sur autre chose d'ici longtemps. Tu vois si je puis m'adresser à elle! acheva-t-il avec un rire cynique.

— Dix mille francs il y a quinze jours!... Et il t'en faut trente autres mille aujourd'hui? fit Gauthier avec stupeur. Ce n'est pas croyable!

— Exactement, mon cher! Cela te surprend? C'est pourtant vrai... Vous autres travailleurs, vous n'y entendez rien. Tu vas comprendre comment l'argent se dépense. En une seule soirée, j'ai perdu vingt mille francs, mes chevaux et mon landau. Le lendemain j'en ai regagné trente mille pour les perdre de nouveau, quelques jours après. Je suis poursuivi par la déveine, hier n'ayant plus rien, j'ai joué sur parole, j'ai perdu encore. Si je ne peux pas payer, il ne me reste qu'à me brûler la cervelle.

L'officier le regarda avec inquiétude; puis voyant qu'il parlait sérieusement:

— Malheureux! tu cours à l'abîme! fit-il consterné.

— A moins qu'une main charitable ne m'arrête sur la pente, répliqua Luc avec ironie.

— Mais enfin, que fais-tu ici?... Va trouver ton père, avoue-lui ta dette; cette fois encore, j'en suis sûr, il te tirera de ce mauvais pas.

L'attaché d'ambassade eut un geste de pitié en constatant la naïveté de son ami.

— Que tu es donc vieux jeu, mon cher!... Ce moyen-là eût été bon autrefois, j'en conviens. Mais à présent, avec la morale nouvelle, nous ne prenons pas tant de précautions que cela. Est-ce que le bien du père n'appartient pas aussi à ses enfants? après tout. Tu te demandes pourquoi je suis ici, tu ne le devines pas?... Eh bien, tu vas le voir! acheva-t-il en se mettant à chercher fébrilement dans le tiroir du bureau. Puis

ammené le pauvre toutou dans sa mansarde, l'avait lav , lotionné, soigné tant et si bien que le vilain teigneux était devenu finalement un superbe caniche.

Les chiens sont des êtres reconnaissants : Carnaval le prouva à son sauveur, par sa tendre affection d'abord, puis encore par mille tours, plus dr les tous les uns que les autres, ce qui valut plus d'un profit à son maître, lorsque, avec son violon, il s'en allait donner des concerts sur les places ou dans les cours.

Oh ! comme ils s'aimaient, ces deux êtres si bons ! Quelles joies, quelles caresses ! quelles consolations dans leurs rapports quotidiens, et qu'ils semblaient bien faits l'un pour l'autre !

— Le ère Andoche sans son chien !

En effet, cela était plus qu'extraordinaire ! C'était presque invraisemblable !

Je passais justement alors près de là ; — je m'arrêtai à cette remarque formulée à haute voix, et, en quelques pas, je rejoignis le vieux qui, de son côté, avait marché à ma rencontre.

C'est que le vieillard était déjà pour moi une ancienne connaissance... Il ne manquait jamais effectivement de venir, chaque lundi après-midi, débiter une partie de son répertoire dans la cour de mon très modeste logement de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, devenue depuis rue Tournefort, à deux pas du Panthéon.

— Eh bien ! père Andoche ! Et votre chien ? Et Carnaval ?

Il me regarda à cette question, et je revois encore son œil navré où roulait une grosse larme.

— Ah ! monsieur !...

Il me toucha timidement la main que je lui tendais, et eut un rauque sanglot.

— Oui, dit-il, c'est la seconde fois que je sors sans lui... La première fois, vous vous le rappelez, ce fut... quand il eut la patte écrasée par une voiture de remise... Il en est même toujours resté un peu boiteux comme son maître !... Ah ! vous savez si je l'ai soigné de nouveau, à cette époque ! comme si ç'avait été mon enfant, monsieur !... Au fait, il y a des enfants cent fois moins bons et reconnaissants que mon pauvre Carnaval ne l'a été pour moi ! Brave chien ! Que je l'aimais ! et lui, quelle affection pour son vieux maître !

Le père Andoche s'essuya les yeux.

— Tout le monde le caressait, du reste ! Au quartier latin surtout ! Les étudiants le choyaient, l'appelaient par son nom, le bourraient de friandises... Et une dame, un jour, même... hélas !... une dame m'en offrit cinq cents francs !... Je refusai, bien entendu, avec indignation. Moi !... vendre mon seul ami ! Oh ! jamais !... jamais !...

« Si vous changiez d'avis, me dit-elle, voici ma carte : rue Sainte-Hyacinthe, n° 3, Mme Jung. »

Je jetai le carton, furieux ; mais, malgré moi, je retins le nom et l'adresse.

Pour abréger, monsieur, il y a quelques mois je tombai malade... Ce fut long ; toutes mes ressources s'épuisèrent... Tant et si bien, que, dans ma détresse, je... je vendis ma rente... pour cent écus une fois donnés ! je n'avais plus ma tête à moi ; que voulez-vous ?... Mais cette somme ne dura guère : dam ! je la devais presque entièrement déjà...

Enfin, un jour vint où je n'eus plus un sou. Et mon propriétaire me signifia que j'eusse à le payer ou à filer... Ce fut le dernier coup ! Sans me prévenir, alors, ma concierge écrivit à cette dame Jung, qui accourut de suite... Que vous dirai-je ! Dans un moment de désespoir, d'affolement, je vendis... mon... mon pauvre chien !... hélas !

Ah ! le bon Dieu, monsieur, aurait mieux fait de me rappeler à lui... Qu'est ce que je vais devenir sans mon seul ami ?... Il ne sautera plus sur mon lit le matin ; il ne me tirera plus mon chapeau, comme il faisait quand je disais : « j'ai chaud ! », il ne fermera plus ma porte, comme quand je criais « j'ai froid ! »... Hélas ! je suis bien malheureux, monsieur ! Oh ! oui ! oh ! oui !...

Il sanglotait, le pauvre vieux !

Et il parla ainsi longtemps ; — puis enfin il me quitta, et je le vis disparaître par la barrière de Fontainebleau, regagnant son misérable et solitaire logis.

. . . . . .

Quelques jours plus tard, je quittais Paris, — et je n'y revins qu'après plusieurs mois de séjour en province.

Je ne songeais plus au vieux chanteur, lorsque, un matin, son souvenir se réveilla tout à coup dans ma pensée, comme je revenais de Vitry à pied.

Il logeait, je le savais, du côté de la rue Damesme, près des fortifications... Je m'y rendis.

J'interrogeai alors à son sujet une femme du quartier que je rencontrai...

Elle hocha la tête à ma question.

— Hélas ! monsieur, me dit-elle ; il est mort !

Puis, après une pause :

— Un vieux bonhomme, reprit-elle, mais d'une tristesse mortelle, ce qui faisait que beaucoup de gens l'évitaient ; et lui ne causait à âme qui vive !... Il ne mangeait autant dire, ni ne buvait plus... Il est mort de langueur... Qu'est-ce que vous voulez !

Il resta des semaines dans son lit... Presque toute la sainte journée, monsieur, il pleurait, que c'était à crever le cœur... C'est la concierge qui m'a conté ça...

— Elle n'allait pas lui tenir un peu compagnie ? demandai-je avec compassion.

— Oh ! elle n'avait pas le temps, vous comprenez... Mais que je vous dise la fin de ceci... Le jour de sa mort, au pauvre vieux, — Dieu a permis ça, c'est sûr, — elle l'entendit qui soupirait :

« — Ah ! mourir ainsi, abandonné, sans un ami ! »

Et il sanglotait, oh ! que c'était affreux. — En ce moment, monsieur, — écoutez-en ce moment, la porte fut poussée, et alors, un chien, — son chien qu'il avait vendu, — s'élança d'un bond sur son lit, et se mit à lécher le front et les mains du pauvre bonhomme, ému, éperdu, qui murmurait :

» — Ah ! merci, mon bon Dieu, je ne mourrai pas seul, du moins ! Merci ! merci ! »

Il est mort, le soir... Et son chien l'a accompagné jusqu'au cimetière, comme un homme, suivant le cercueil, et hurlant, à vous donner la chair de poule !

Il voulait rester sur la tombe ; — on a eu bien du mal à le chasser. Ce qui est le plus drôle, c'est que, depuis ce jour là, la pauvre bête a disparu ; — on ne l'a plus jamais revue... nulle part ! jamais !

LÉON LECONTE.

Petite causerie domestique

Le pain — Coup de soleil — Les nettoyages

Le pain, dans nos contrées, forme avec les pommes de terre la base de l'alimentation. Cependant, à lui seul, il ne suffirait qu'imparfaitement à tous nos besoins. Le pain est fait en général avec de la farine de froment pure ou mêlée à une certaine quantité de seigle. Ce mélange donne au pain plus de saveur et l'empêche de sécher aussi vite. On fabrique même avec le froment seul du pain qui est plus ou moins blanc. Cela dépend du blutage.

Tamisée de façon à rejeter presque un tiers (28 ou 30 pour 100) dans le son, la farine donne un pain très blanc. Tamisée à 15 ou 16 seulement, elle fournit un pain un peu brun ou

---

agitant triomphalement les clefs qu'il venait de trouver, il se dirigea vers le coffre-fort dissimulé dans un placard à porte invisible dont il fit jouer les ressorts secrets.

Gauthier s'élança résolument devant lui :

— Tu ne feras pas cela, Luc ! Jamais je ne te laisserais sous mes yeux, descendre au rang des voleurs, dit il avec autorité.

— Tu as plus souci de ma dignité que je n'en ai moi-même, mon bon ! Laisse-moi donc faire, je ne vole pas du reste, tranquillise-toi ; je prends simplement un à compte sur la part qui me reviendra un jour, répliqua-t-il railleur en faisant un effort pour se dégager des mains de son ami.

Celui-ci tint bon.

— Non, je ne te laisserai pas accomplir une action qui serait le remords de ta vie entière ! Je t'en supplie, Luc... renonce à ce mauvais dessein. Nul ne saura jamais que tu as eu cette tentation.

Un éclair de colère passa dans les yeux du jeune homme. Il repoussa brusquement l'officier.

— Allons, lâche-moi !... mais lâche-moi donc ! Il me faut cet argent à tout prix, te dis-je.

Gauthier s'adossa à l'armoire de chêne, et très énergiquement :

— Je ne bougerai pas d'ici avant que tu ne sois sorti, dit il. Je ne veux pas me faire ton complice. Quand l'ivresse qui t'enlève la raison en ce moment sera dissipée, tu me remercieras à genoux de t'avoir défendu contre toi-même.

Le fils du banquier s'élança le poing levé pour frapper. Mais ses jambes se dérobaient sous lui, il tremblait comme un vieillard. Devant lui, l'officier, avec sa haute stature, ses épaules larges, son regard empreint de résolution, se dressait comme l'image du calme et de la force. Luc ne se sentit pas capable de lutter contre un tel adversaire. Inconsciemment il recula, disant rageusement :

— Que ne cries-tu au voleur, plutôt !

— Non ! répliqua froidement Gauthier, ton père accourrait le premier, et voir son fils en cet état serait capable de le faire mourir de chagrin.

— Mais c'est tout ce qu'il pourrait faire de mieux, le cher homme ! Il m'épargnerait la peine de commettre ce que tu appelles une vilaine action, riposta Luc avec un rire hébété.

— Misérable !... Peux-tu parler ainsi ? lâcha l'officier avec dégoût, sans changer son attitude défensive. Mais soudain une frayeur le secoua et le porta en avant.

Luc venait de prendre, dans l'un des tiroirs du bureau, un revolver que le banquier gardait près de lui et qui était toujours chargé. Il se retourna vers Gauthier.

— Allons, mon petit, assez bataillé comme cela, lui dit-il. Après tout, pour ce que la vie a de gai, je m'en f... Tu ne veux pas me laisser prendre l'argent dont j'ai besoin ? à ton aise !... Je vais me loger ces cinq balles dans la tête, tout sera dit.

Une sueur froide passa sur le front du lieutenant, une vision sanglante se dressait devant lui.

Dans quelle alternative il se trouvait... Ou